breux cours d'eau, dont les plus importants sont : le Yodogava, qui baigne la ville d'Osaka; le Tootami, le Fusi, l'Oumayri, le Toda et le Tenegava, qui se jettent dans le golfe d'Yédo; dans le versant occidental ou bassin de la mer du Japon, nous citerons le Sinanogava. La rivière principale de Sikokf est le Tokosima; celle de Kiousiou est le Tutsi-Gava. Dans l'île d'Yéso, mentionnons le Kasuru, l'Akanbets, l'Amma, et l'Isikari, qui se jette dans le golfe de Strogonoff. Il existe dans l'empire japonais plusieurs grands lacs, dont le plus considérable est le lac d'Oilz, au N.-E. d'Osaka; on y trouve aussi plusieurs sources d'eaux thermales. De toutes les contrées de l'extrême Orient, le Japon est celle qui jouit de la température la plus agréable et la plus modérée; les quatre saisons y sont très-caractérisées. De mars à la seconde moitié de mai, règne un printemps splendide; de juin en septembre, l'été s'ouvre par une courte saison de pluies, suivies de chaleurs, pendant lesquelles le thermomètre marque de 14° à 27° Réaumur; de septembre à la fin de novembre, un brillant automne; enfin, trois mois d'hiver sous un ciel d'une grande sérénité, et où le thermomètre ne descend pas au-dessous de 5° Réaumur. L'aspect de la campagne est véritablement admirable; les Japonais le savent, et ils ont une véritable passion des points de vue; si bien qu'ils en créent au besoin, et que, dans ceux que la nature leur a donnés, l'affluence des touristes a fait naître une véritable industrie, qui rappelle celle des chalets alpestres. Les voyageurs ont fait de la campagne japonaise une peinture séduisante, et sont d'accord pour attester que quiconque a connu ce délicieux pays éprouve la plus grande peine du monde à le quitter. Ecoutons M. Lindau : « Loin, dit-il, d'être effrayé ou abattu par la grandeur du spectacle qui se déploie devant lui, l'homme éprouve une sorte de bien-être et d'épanouissement; il s'avance plus fort, plus heureux au-devant de cette nature tout aimable, toute charmante, et, faisant taire en lui l'esprit de critique, il ne demande qu'à jouir en paix des beautés et des splendeurs dont elle est si prodigue. » Un autre voyageur ne trouve qu'un reproche à faire à cette merveilleuse campagne, c'est d'être *trop cultivée!*

— *Productions du sol.* 1° Faune. Le Japon possède un grand nombre d'animaux qui lui sont particuliers; nous ne citerons que pour mémoire le kirin de Kæmpfer, « animal à quatre pieds, dit-il, qui a des ailes et auquel on attribue un grand fonds de bonté et de sainteté; il prend garde de ne pas fouler la moindre plante et de ne faire aucun mal aux insectes ou petits vermisseaux que le hasard pourrait faire trouver sous ses pieds. » Ce qui est plus certain, c'est que les chevaux du Japon sont en général petits, mais vigoureux et agiles. On trouve aussi des bœufs et une espèce de buffle d'une grosseur monstrueuse, avec des bosses sur le dos; des chiens très-trapus et des chats dépourvus de queue; des daims, des lièvres, des singes, des ours, des renards, une grande quantité de rats et de souris; des serpents, dont les soldats recherchent la chair, persuadés qu'elle a la vertu de rendre hardi et courageux; des aigles, des éperviers, des oies, des canards sauvages, des corbeaux, des perroquets, des bécassines, des cigognes, des rossignols, des alouettes, etc. Les rivières sont très-poissonneuses et les mers environnantes abondent en toutes sortes de poissons et de coquillages, en baleines, en chiens marins, etc.

2° Flore. La flore japonaise est bien plus riche encore que sa faune. Rien, en Europe, ne peut nous donner idée de l'éclat des fleurs qui parent la campagne et surtout les jardins de cet admirable pays. Nous sommes contraints de nous borner ici à une nomenclature sèche et incomplète.

Le mûrier occupe le premier rang au point de vue de l'utilité. Le kadsi, ou arbre à papier, est une espèce de mûrier qui croît naturellement dans les champs, et dont le liber fournit un beau papier végétal et des fibres textiles. On a pu voir à l'Exposition universelle de Paris, en 1867, un échantillon des tissus provenant des parties textiles de cet arbre. L'urusi, ou arbre à vernis, produit un suc blanchâtre dont les Japonais se servent pour vernir tous leurs meubles, leurs plats et leurs assiettes de bois. Citons aussi l'arbre à thé, plusieurs espèces de lauriers, entre autres celle qui produit le camphre; le figuier, le noyer, l'oranger, le cerisier, le tilleul, le sapin d'Ecosse, le pin, le mélèze, le bambou, le cocotier, le palmier-éventail, le cycas et les mimosas, qui ornent les rivages de la mer; les saules pleureurs, le cyprès, le laurier camphrier, le muguet du Japon, le moxa, le bois de couleuvre et le bois de mungo, le camellia, etc.

3° Minéralogie. Le Japon a de grandes richesses minérales. Le soufre abonde dans plusieurs provinces, notamment dans celle de Satsuma, au S.-O. de Kiousiou. L'or se trouve aussi dans plusieurs districts; la plus grande quantité se tire de son minerai par la fonte; le lavage des sables en fournit aussi des quantités importantes. Il y a plusieurs mines d'argent dans les provinces septentrionales. Les mines d'or et d'argent sont placées aujourd'hui sous la direction exclusive du gouvernement. Le cuivre est le plus commun des métaux du Japon. On n'y manque pas non plus de charbon de terre; les mines de houille exploitées se trouvent surtout dans l'île de Kiousiou; mais la houille du Japon est de qualité médiocre; aussi ne coûte-t-elle que 4 dollars (20 fr.) la tonne, tandis que le charbon anglais se paye 25 dollars à Yokohama et à Nangasaki. On y trouve aussi du fer, de l'étain, du plomb, de l'ambre brun, jaune et panaché, des agates rouges, de la terre à porcelaine, du marbre blanc, du naphte et de la pierre ponce. Le sel se tire de l'eau de la mer; sur les côtes on pêche beaucoup de perles.

— *Anthropologie.* En dehors des Japonais proprement dits, la population du Japon ne comprend qu'un nombre insignifiant d'Européens, quelques Aïnos, quelques Mandchoux dans les îles du nord. La race japonaise paraît issue du mélange des Aïnos avec la race mongolique. Les Japonais, et surtout les Japonaises, sont généralement de petite taille, mais assez bien conformés, si ce n'est que les membres inférieurs sont trop grêles. Les femmes ne manquent pas de grâce, avec leurs yeux en amande, bridés comme ceux des Chinoises. Leurs extrémités sont d'une extrême petitesse. Leur démarche, leurs mouvements, pleins d'indolence, ont un certain abandon qui charme. Leur douceur et leur politesse, qui sont d'ailleurs des caractères nationaux, achèvent de les rendre séduisantes. Les Japonais ont en général la tête grosse, un peu enfoncée dans les épaules, la poitrine large, le buste long, les hanches charnues. Chez les personnes qui ont le front très-fuyant et les pommettes particulièrement larges et proéminentes, la tête, vue de face, représente plutôt la figure géométrique du trapèze que celle de l'ovale. Les cavités des yeux étant peu profondes et les cartilages du nez légèrement aplatis, les yeux sont plus à la surface que chez les Européens. Cependant l'effet général n'est pas celui du type chinois ou mongol; la tête du Japonais est plus grosse, sa figure plus allongée et plus régulière; enfin, le nez est plus saillant, mieux dessiné, souvent même presque aquilin. Toute la population japonaise a la chevelure lisse, épaisse et d'un noir d'ébène. Chez les femmes, elle est moins longue qu'en Europe et dans la Malaisie. La couleur de la peau varie depuis les teints cuivrés et basanés jusqu'au blanc mat. La nuance dominante est le brun olivâtre, bien distincte de la teinte jaune des Chinois. Les femmes ont le teint plus clair que les hommes; on en voit beaucoup qui sont parfaitement blanches. Leur trait caractéristique et qui les distingue essentiellement des Européennes, ce sont les yeux bridés et une disgracieuse dépression de la poitrine, que l'on retrouve même chez les personnes à la fleur de l'âge.

— *Mœurs et coutumes.* Le Japonais se distingue par l'intelligence, la douceur, la sociabilité, la simplicité des mœurs, par une humeur joyeuse et portée vers la plaisanterie, et par une politesse exquise. Un de ses traits caractéristiques est l'absence complète du sentiment religieux. Ce n'est point à dire que les temples et les religions manquent au Japon. Les uns et les autres sont, au contraire, fort nombreux. On y trouve le bouddhisme, le sintoïsme, le culte des héros mythologiques, des génies protecteurs, etc.; on y voit des bonzes, des ermites, des confréries, des sectes en grand nombre; mais les gens instruits sont des disciples de Confucius, c'est-à-dire des rationalistes, et les gens du peuple s'arrêtent, sans distinction de secte, dans les temples qu'ils rencontrent, et où ils font preuve d'un médiocre recueillement. Les Japonais ne portent pas de linge. Ils se revêtent d'un pantalon, d'un justaucorps et d'une sorte de robe de chambre appelée *kirimon.* Les paysans, les pêcheurs, les artisans, les coolies vaquent à leurs travaux dans un état de nudité presque complète, et leurs femmes ne gardent qu'une jupe autour de la ceinture. En temps de pluie, ils se couvrent de manteaux de paille ou de papier huilé et de chapeaux d'écorce de bambou ayant la forme de boucliers; tout le monde porte la même chaussure, des chaussures en toile et des sandales en paille tressée ou des socques en bois retenus par un cordon dans lequel on engage l'orteil. Quand les chemins sont boueux, on chausse une simple semelle de bois exhaussée sur deux planchettes posées de champ. La plus grande partie de l'année, les gens du peuple ne font usage que des sandales de paille. Chacun, en rentrant chez soi, ou en se présentant dans une maison étrangère, ôte ses socques ou ses sandales et les laisse sur le seuil. Le choix seul des étoffes distingue les classes les unes des autres. Toutefois, les nobles portent deux sabres à la ceinture. Ils remplaçent les boutons par des cordons et les mouchoirs de poche par de petits carrés de papier végétal qu'ils jettent à mesure qu'ils en font usage. Les jeunes filles, au teint blanc comme celui des Européennes, portent également le kirimon en étoffe de couleur voyante, avec une très-large ceinture qui s'attache par derrière. Elles se fardent et se peignent les lèvres de carmin. Les enfants, livrés à eux-mêmes dans des appartements vides, sont particulièrement heureux. D'après une remarque des voyageurs, il leur arrive très-rarement de pleurer. Cette liberté qu'on leur donne n'empêche pas qu'on ne leur apprenne à lire, à écrire, à calculer, car on regarde, dans ce pays, l'instruction comme une des nécessités de la vie.

Les maisons des Japonais n'ont ni chambres, ni meubles, ni lits. Au moyen de rainures pratiquées dans le plancher et de châssis en coulisse qui doivent former les cloisons des chambres, le Japonais subdivise son habitation en pièces plus ou moins grandes et de dimensions toujours régulières, et modifie quand il lui plaît cette disposition sans qu'il lui en coûte beaucoup de peine et sans jamais s'écarter des lois de la symétrie. La natte dispense de tout autre mobilier. C'est le matelas sur lequel le Japonais passe la nuit, enveloppé d'une ample robe de chambre et d'une grande couverture ouatée, la tête appuyée sur un petit socle de bois rembourré; c'est la nappe où il étale les ustensiles de laque et de porcelaine dont il fait usage dans ses repas; c'est le tapis que foulent les pieds nus de ses enfants; c'est le tapis où, accroupi sur ses talons, il invite ses amis et ses hôtes à s'asseoir de la même manière pour se livrer avec lui à des causeries interminables, en savourant des décoctions de thé et des bouffées de tabac consumé dans des pipes microscopiques. La sobriété des Japonais est remarquable et peut égaler celle des Arabes.

La nappe, faite de paille tressée, est mise sur les nattes du plancher. Au centre s'étale une grande gamelle en bois laqué contenant le riz, qui forme la base de l'alimentation chez toutes les classes de la société japonaise. La meilleure manière de le cuire consiste à l'enfermer dans un tonnelet de bois très-léger, que l'on plonge dans une chaudière d'eau bouillante. Chaque convive attaque la provision commune, en y prenant d'abord de quoi remplir et couronner en chapiteaux une grande tasse de porcelaine, et il mange cette portion de riz en portant cette tasse à ses lèvres, sans se servir des bâtonnets qui tiennent lieu de fourchette, si ce n'est à la fin, pour préparer les dernières bouchées, et aussi pour ajouter à la nourriture céréale quelques morceaux de poisson, de crabe ou de volaille, choisis sur les plateaux de laque consacrés à l'étalage des produits du règne animal. Ces mets sont assaisonnés de sel marin, de piment et de soya, sauce très-énergique que l'on tire d'une fève noire en la soumettant à la fermentation. Des œufs mollets ou durs, frais ou conservés, des légumes bouillis tels que navets, carottes, patates douces; une vinaigrette aux tranches de jeunes pousses de bambou, ou une salade d'oignons de lotus, complètent le menu ordinaire d'un dîner japonais. Le thé et le saki en sont l'accompagnement obligé, et ces deux boissons se consomment ordinairement chaudes, sans mélange d'aucun autre liquide et sans sucre. Les théières qui les contiennent reposent sur un brasero en forme de cassette, un peu plus grand qu'un autre meuble correspondant, le tabacco-bou, où l'on dispose le charbon, le râtelier de pipes et les provisions de fumeur. Les maladies provenant d'excès de table ou d'un régime alimentaire malsain sont généralement inconnues aux Japonais; mais l'usage immodéré qu'ils font de leur boisson nationale, le saki, espèce d'eau-de-vie de riz, entraîne à sa suite de graves désordres et amène souvent des cas de *delirium tremens*.

Si quelque dérangement subit, quelque malaise survient, le Japonais se traite lui-même et s'empresse d'avaler des pilules renfermées dans une boîte qu'il porte sans cesse suspendue à sa ceinture avec son encrier et son tabac. Le mal résiste-t-il, on recourt, soit au remède caustique, soit à l'acupuncture, qui sont des panacées universelles dans ce pays. L'usage des moxas, appliqués un peu partout, est très-fréquent; on emploie même ce remède comme préservatif, et on s'en fait une application régulière une ou deux fois par an. Le moxa joue chez les Japonais le rôle de la saignée chez les Napolitains. Pour les grands maux, on a recours à l'acupuncture, qui passe pour le remède souverain. Un autre remède très-employé, et qui est fort du goût des femmes, c'est le massage. Pour la moindre douleur, le moindre malaise, elles se font pétrir durant des heures entières la partie malade. Ce sont les aveugles qui pratiquent cette opération, qui est une industrie fort lucrative pour eux, quoiqu'ils soient fort nombreux en ce pays, par suite des maladies syphilitiques qui rongent les trois quarts de la population.

Le Japonais aime médiocrement la vie de famille. Expansif, bavard, aimant le plaisir, il ne reste chez lui que le moins possible. Lorsqu'il n'a rien à faire ou que son travail est terminé, il se rend dans les maisons de thé, qui sont pour la plupart des maisons de débauche. Enfin, pour terminer sa journée, il va prendre, dans un établissement public, un bain chaud. Les bains publics sont extrêmement nombreux dans les villes. Néanmoins, l'affluence est telle pendant les dernières heures du jour, qu'on voit les hommes et les femmes entrer pêle-mêle dans le même réservoir. Bien plus, « si les baigneurs de l'un et de l'autre sexe, dit M. Humbert, éprouvent le besoin de prendre l'air sur le trottoir, chacun les considère respectueusement comme étant au bénéfice de la fiction réglementaire, et, qui plus est, celle-ci les couvre jusqu'à leur propre demeure, lorsqu'il leur plaît d'y apporter intacte la belle teinte de homard que leur corps a reçue dans l'eau. » Le sentiment de la pudeur n'existe pas chez ce peuple, pour qui la nudité est quelque chose d'indifférent. Une jeune fille n'hésite point à prendre un bain sur le seuil de sa porte, devant les passants. « Le Japonais, dit M. Scherer, n'est pas incrédule, mais indifférent : il est étranger au sentiment religieux; il n'est pas obscène, c'est l'idée même de la décence qui lui manque; il n'est pas immoral, c'est la conscience qui lui fait défaut. Le Japonais ne connaît pas nos scrupules, il ne les comprend pas; il est enfant de la nature. »

« Toute la vie japonaise, dit M. Layrle, se résume en ces mots : le manque de besoins. Dans les basses classes, on ne trouve ni misère ni envie. L'homme ne paraît pas courbé sous les labeurs d'un travail ingrat ni flétri par les fatigues d'une industrie malsaine. L'ouvrier et le paysan sont robustes et vifs... Le Japonais n'est pas seulement imitateur, il invente, il perfectionne, il innove. Son intelligence est ouverte à tous les raffinements et à toutes les ruses. »

Les noces japonaises sont précédées d'une cérémonie de fiançailles qui réunit les principaux membres des deux familles, et dans laquelle il n'est pas rare que les futurs se voient pour la première fois. Le mariage a lieu généralement quand le fiancé atteint sa vingtième année et que sa compagne approche de la seizième. De grand matin, on transporte au domicile de l'époux le trousseau de la jeune fille, qui constitue toute sa dot, et on le dispose avec goût dans les pièces destinées à la célébration de la fête. Les images des dieux et des saints patrons des deux familles sont suspendues devant un autel domestique, orné de fleurs et chargé d'offrandes. Des tables de laque supportent des cèdres nains, et des figures personnifiant le premier couple, accompagné de ses attributs vénérables, la grue et la tortue centenaires. Vers le milieu du jour, un splendide cortége envahit les salles ainsi préparées. La jeune épouse, vêtue et voilée de blanc, s'avance escortée d'une foule de proches, de voisins et d'amis en costume de cérémonie, éclatant de brocart, d'écarlate, de gaze et de broderie. A l'exception de certaines sectes bouddhistes qui admettent parmi leurs rites une bénédiction nuptiale, nulle part, au Japon, on ne voit le prêtre intervenir dans la célébration du mariage. Un symbolisme touchant consacre la cérémonie et remplace notre « oui » sacramentel. Un vase en métal garni de deux goulots est placé entre les deux époux; ils mettent chacun leurs lèvres au goulot placé devant eux et l'épuisent ensemble. C'est l'emblème de la coupe de la vie qu'ils doivent vider ensemble. Cette formalité est la seule sacramentelle, et celle qui met le sceau à l'union conjugale. Dès le jour de son mariage, la femme japonaise se noircit les dents avec du bétel et se rase les sourcils, pour indiquer qu'elle renonce désormais à toute idée de coquetterie. Il est vrai d'ajouter que des liens si facilement formés ne sont pas indissolubles; le divorce vient souvent les rompre. Néanmoins, le Japonais n'a qu'une femme, sur laquelle il a des droits absolus. Il peut la tuer sur un simple soupçon. En outre, il peut introduire au domicile conjugal autant de concubines qu'il lui plaît. Ajoutons, comme correctif, que le mari consulte sa femme sur toutes les beautés qu'il introduit à la maison, et que celle-ci a, pour se consoler, le plaisir de dominer sur les nouvelles venues et de leur commander en maîtresse. Les funérailles sont les seules circonstances de la vie domestique qui nécessitent les cérémonies religieuses. Le secours des derniers sacrements, le soin de laver, de veiller et d'enterrer les morts, tout cela regarde les bonzes, qui se font largement indemniser de leurs peines. Le cadavre est mis, soit dans un tonneau de sapin, soit dans une jarre, chef-d'œuvre de la poterie indigène. On l'y place les jambes repliées sous le corps, la tête baissée et les bras croisés sur la poitrine, absolument comme l'enfant est placé dans le sein de sa mère. Au moment où le corps va disparaître dans la terre, le plus proche parent se penche une dernière fois sur le cadavre et lui glisse entre les mains une feuille de papier en quatre, où se trouve un fragment du cordon ombilical qui a été coupé le jour de sa naissance.

Non-seulement on voit chez les Japonais régner le concubinage, mais la prostitution y est passée à l'état d'institution. Il a fallu trouver un remède contre cette exubérance de population, qui n'a pour ressources ni le commerce avec l'étranger ni l'expatriation. On a cru le trouver dans la prostitution appliquée sur une large échelle, sans préjudice d'une foule d'autres tolérances, telles que l'impunité pour l'avortement, la sodomie et pour bien d'autres crimes. A Yédo, comme dans toutes les grandes villes, il y a un quartier immense spécialement consacré à la prostitution, sous la surveillance et la garantie de l'Etat. Toute mère, avant un décret récent, pouvait aller y vendre sa fille et toucher la prime dans la caisse taïcounale. Ce quartier s'appelle *Yosiwara;* c'est une petite ville dans la ville, ayant ses mœurs, ses fêtes et sa religion même. Chaque soir il s'illumine, il est en fête et sert de rendez-vous à presque toute la population masculine d'Yédo, car il y a des établissements pour toutes les bourses et toutes les castes, depuis le quartier réservé, où les nobles sont reçus à genoux, jusqu'à ceux où les *bêtos* vont s'enivrer de saki. La prostitution n'est pas circonscrite dans ce quartier; elle se rencontre à chaque pas, surtout dans les maisons à thé, qui servent à la fois d'hôtelleries, de cafés, de restaurants, et dont la réputation est plus que suspecte.

Une des plus singulières coutumes des Japonais est celle qui est connue sous le nom d'*hara-kiri*, et qui consiste à s'ouvrir le ventre. Ce n'est pas, comme on l'a dit trop souvent, un mode du duel japonais; c'est tout autre chose. Les Japonais n'ont pas des sentiments si chevaleresques; lorsqu'ils veulent se venger de quelqu'un, ils le font assassiner par les *lonines*, sortes de bravos à la solde des princes et des nobles. Mais il est des circonstances où l'honneur ne peut être satisfait que par le hara-kiri, et où l'immolation d'une victime volontaire doit servir de prétexte aux actes de vengeance de la famille outragée. Si, par exemple, un noble reçoit un déni de justice d'un des ministres du taïcoun, il assemble ses parents et amis; ceux-ci conviennent que sa naissance et son titre ne lui permettent pas de survivre à un pareil affront, et aussitôt il s'ouvre le ventre en leur présence. Les parents du mort cherchent alors toutes les occasions de se venger du ministre, et, quand ils y réussissent, personne ne le trouve mauvais. C'est une sorte de vendetta corse, admise par les mœurs. Le hara-kiri est plus souvent employé comme suppléant à la peine de mort que peut encourir un noble japonais, soit de la part de ses pairs, quand il a forfait à l'honneur de sa caste, soit par ordre du taïcoun, quand il s'agit de haute trahison. Cet acte est toujours accompagné d'une grande solennité. Dans une salle construite exprès, on voit venir l'accusé avec ses défenseurs, ses accusateurs et ses juges. Vêtu de blanc, il s'accroupit, au milieu d'eux, sur un tapis blanc, bordé de rouge; derrière lui est un personnage en grand costume militaire, qui a la mission de trancher la tête du condamné s'il hésitait à mettre lui-même fin à ses jours. L'instrument du supplice est, jusqu'au dernier moment, dissimulé derrière un paravent; c'est un long couteau à lame effilée, muni d'un manche à forte poignée. Chaque noble apprend, dès sa jeunesse, quelle est au juste la place où il faut plonger cette lame tout entière pour recevoir le coup mortel et perdre connaissance presque instantanément. Lorsque la cause a été régulièrement débattue, le jury se retire derrière un paravent pour prononcer son arrêt, et, dès qu'il rentre en cour, l'accusé se prosterne pour entendre lecture de la sentence. Il est excessivement rare qu'un noble condamné au suicide témoigne la moindre faiblesse dans l'accomplissement du hara-kiri.

L'usage des voitures est inconnu au Japon; le mikado a seul le privilége de se faire traîner dans un chariot par des bœufs, nouvelle ressemblance avec nos rois fainéants. Les moyens de transport en usage sont le cheval et le palanquin. On distingue deux sortes de palanquins : le *norimon* et le *cango*. Le premier, qui réclame pour de longs voyages l'emploi de quatre porteurs, est une grande et lourde caisse, où l'on peut assez commodément s'accroupir; il est plus large et plus lourd que notre ancienne chaise à porteurs. Les parois en sont de bois laqué, et contiennent deux portières à châssis. Bien qu'il soit par excellence le véhicule de la noblesse, il n'admet pas d'ornements de luxe; les bourgeoises et les courtisanes un peu célèbres s'en servent également. Le cango n'est qu'une légère litière de bambou, tout ouverte sur les côtés. Elle n'exige pas plus de deux porteurs. Ceux-ci marchent toujours d'un pas rapide et cadencé, se reposant toutes les vingt minutes. Les rivières, les canaux sont très-nombreux sur le sol japonais, et les ponts ne se trouvent guère que dans les grandes cités. Lorsqu'on ne trouve pas de bateau pour passer le gué, et c'est le cas le plus fréquent, on a recours à de vigoureux porteurs, qui exercent cette profession de père en fils, et qui indemnisent les voyageurs en cas d'accidents ou d'avaries dans les bagages. Il faut huit hommes pour transporter en palanquin, quatre en litière, deux sur un brancard. Le plus souvent, le voyageur se met à cheval sur la nuque du porteur, et celui-ci, l'empoignant par les deux jambes et lui recommandant de bien garder l'équilibre, s'avance dans l'eau à pas lents, fermes et mesurés. Le procédé est le même pour les indigènes des deux sexes. Quelquefois, une crue subite intercepte le passage; on en est quitte pour s'installer dans les maisons à thé de la berge, d'où l'on regarde couler l'eau jusqu'à ce que les porteurs viennent annoncer que le gué est de nouveau praticable. La patience est une des grandes qualités du peuple japonais.

— *Histoire.* La cosmogonie japonaise suppose une succession de périodes incommensurables, pendant lesquelles l'œuvre de la génération du monde s'accomplit dans l'ordre suivant : Au sein de la période chaotique, une divine trinité provoque, par son initiative créatrice, la séparation du ciel et de la terre. Dans la seconde période, une série de sept dynasties célestes symbolise la formation des divers éléments. Les trois premières dynasties sont régies par le principe mâle, créé sous l'action de la raison céleste. Pendant les quatre dynasties postérieures, il y a coexistence passive du principe mâle avec le principe femelle, formé sous l'action de la raison terrestre. Alors, tous les éléments étant préparés, la création définitive s'accomplit par l'action du dernier couple des dieux célestes et en deux phases successives : premièrement, par l'union, encore purement spirituelle, des deux principes coexistants, laquelle se manifeste par la création du Japon; et, deuxièmement, par une union charnelle qui donne naissance à la dynastie des dieux terrestres, dont on compte cinq générations. La dernière aboutit à Zinmou-ten-woo, fondateur de la dynastie des mikados. Avec ce personnage, qui vivait vers l'an 660 avant J.-C., nous quittons le domaine de la fable et de la légende pour entrer dans celui de l'histoire politique. Zinmou était un prince indigène, possesseur d'un petit territoire à l'extrémité méridionale de l'île de Kiousiou. Tourmenté par l'ambition et le désir des conquêtes, il remonta l'archipel japonais, soumettant tout sur son passage, et arriva ainsi à la grande île de Niphon, dont il finit par s'emparer, après des efforts et des combats sans nombre. Dès ce moment, il fut souverain de tout le Japon, et c'est à cette dernière invasion que l'empire des mikados doit son antique gloire et son existence actuelle. Zinmou termina sa rude et glorieuse carrière l'an 585 avant J.-C., laissant à ses successeurs un pouvoir stable; ce fut lui qui inaugura le nom de mikado, qui veut dire auguste, vénérable, et il établit que le souverain aurait le droit de désigner et de choisir son successeur. Les princes qui vinrent après lui marchèrent sur ses traces; plusieurs femmes, qui gouvernèrent l'empire en qualité de régentes, se montrèrent dignes de leurs époux. L'une d'elles, nommée Zingou, équipa une flotte et alla faire la conquête de la Corée. La prospérité endort et fait perdre l'habitude des mâles vertus. Les courtisans du mikado lui persuadèrent bientôt que c'eût été folie de ne pas jouir en paix de la puissance que lui avaient transmise ses ancêtres, et, comme les bourgeois d'Osaka faisaient entendre des réclamations contre les exactions des nobles et des seigneurs, ceux-ci décidèrent le souverain à quitter cette ville, qui comptait 700,000 hab., et qui avait une grande importance commerciale, pour reporter la capitale dans l'intérieur des terres. C'est ainsi que fut fondée Kioto, qui est dans une situation ravissante, mais où les mikados ont laissé puissance, gloire et réputation, et où ils ont, peu à peu, abdiqué la souveraineté temporelle pour se contenter d'une vaine ombre de suprématie spirituelle. Renfermé au milieu d'une cour nombreuse, le mikado ne s'occupa bientôt plus que d'intrigues de palais et de harem; car, outre l'impératrice et douze épouses secondaires, il avait un nombre infini de concubines. On lui persuada qu'il était de sa dignité de ne pas se montrer en public, et, dès lors, il ne sortit plus de sa résidence de Kioto. Outre les palais, les bois, les étangs qu'elle renferme, elle peut contenir et loger les 40,000 personnes qui composent la cour ou daïri, et ses hautes murailles ont une quinzaine de lieues de circuit. Pour s'occuper, pour remplacer les soins de la puissance temporelle qu'ils laissaient échapper de leurs mains, les mikados prirent souci des choses religieuses. Chefs désignés de la religion nationale, ils créèrent une hiérarchie de fonctionnaires revêtus du caractère sacerdotal et chargés de présider aux détails de l'exercice du culte public; les plus hauts dignitaires furent choisis parmi les membres ou collatéraux de la famille impériale. Kioto fut bientôt transformée en une ville cléricale, où l'on ne vit que des pèlerins et des bonzes, et d'où était banni tout bruit profane, tout souci commercial et industriel. Pendant ce temps, l'autorité était tombée aux mains des daïmios ou seigneurs féodaux, qui possédaient le sol, et qui ne relevaient du mikado que par un lien de vassalité bien près de se rompre. La violence et la discorde régnaient partout; ce n'était que guerre et exactions continuelles; le Japon courait à sa perte, losqu'il fut sauvé par l'usurpation des *siogouns*. Vers la fin du XIIe siècle, un des seigneurs les plus puissants, nommé Yoritomo, dont la famille avait beaucoup souffert des troubles et de l'anarchie où gémissait le Japon, obtint du mikado des pouvoirs très-étendus pour rétablir l'ordre. Il établit une armée permanente, poursuivit, comme Louis le Gros, les seigneurs rebelles, et força tous les daïmios, ses anciens égaux, à lui prêter serment, en qualité de siogoun, c'est-à-dire représentant du mikado. Il établit sa résidence à Kamakoura, à l'entrée de la baie d'Yédo, et, dès lors, il y eut deux cours distinctes dans l'empire du Japon : celle du mikado à Kioto, et celle du siogoun à Kamakoura. A l'origine, ce nouveau pouvoir n'était pas héréditaire; quelques fils de mikados en furent revêtus, et la cour de Kioto ne se montra pas jalouse de celle de Kamakoura. Une circonstance imprévue vint tourner sur cette dernière les regards et les sympathies de la nation, et consacrer ce pouvoir de nouvelle date. Le souverain mongol Koublaï-khan, le célèbre conquérant de la Chine, ayant déclaré la guerre au Japon, ce pays se vit à deux doigts de sa perte; il ne dut son salut qu'à l'énergie, à l'habileté du siogoun, et aussi à un typhon qui anéantit les 4,000 navires de la flotte mongole, sur laquelle se trouvaient 240,000 guerriers.

La nation se tourna tout entière vers le siogoun, qui venait de la tirer d'un si grand péril, et la cour de Kioto fut oubliée pour celle de Kamakoura. Une puissance comme celle du siogoun ne fut pas sans exciter les jalousies de ceux qui la convoitaient, les colères de ceux sur qui elle pesait; aussi on voit s'ouvrir deux siècles de luttes sanglantes et fratricides, au milieu desquelles Kioto et Kamakoura sont tour à tour prises et détruites; des mikados sont déposés, des siogouns assassinés; tout ce que la guerre civile a de fureur se déploie dans ce malheureux pays, qui se voit bien près de retomber dans l'anarchie. La main d'un simple palefrenier l'en tira. Faxila était un garçon d'écurie; le siogoun Nobounanga le remarqua, et lui ouvrit la carrière des armes. Quand le siogoun eut été assassiné, Faxila, devenu général, se chargea de le venger. Sous le nom de Fidé-Yosi, il battit les seigneurs rebelles et revint triomphant à Kioto. Le mikado le fit son lieutenant général, et lui donna toute puissance. Le nouveau ministre se signala par son habileté et par son énergie. Il s'occupa d'abord des bonzes, dont les excès, les querelles, les luttes à main armée ensanglantaient à chaque instant le sol de l'empire; il rasa les forteresses dont ils avaient entouré leurs couvents, leur ôta la propriété du sol, ne leur en laissant que l'usufruit, et les força à se retrancher dans le domaine de la prière et de la prédication. Pour triompher de la noblesse, il prépara une expédition formidable contre la Corée et contre la Chine, d'où il revint vainqueur et maître de dicter ses conditions. Sous prétexte de protéger les femmes et les enfants des daïmios appelés au service militaire, il avait contraint les familles et les principaux serviteurs de ces princes à venir habiter des maisons préparées dans l'enceinte de ses châteaux forts. Quand les seigneurs eux-mêmes revinrent de la Chine, ils ne purent rentrer en possession de leurs terres qu'à la condition d'y résider désormais seuls, sans leurs familles, mais avec la faculté de rejoindre temporairement celles-ci à la cour du siogoun, où elles continueraient à rester en otages. Il avait en outre profité de leur absence pour jeter sur leurs terres, jusqu'aux extrémités de l'empire, une immense voie de communication appelée Tokaido, qui était garnie de corps de gardes, et qui assurait un libre parcours sur tous les points. Le dernier acte de ce siogoun fut de faire d'Yédo la véritable capitale du Japon. C'était une révolution complète, et plus que jamais la puissance du mikado devenait vaine et illusoire. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis la fin du XVIe siècle, les siogouns ont conservé leur pouvoir, non sans conteste et sans luttes, mais du moins sans diminution, jusqu'à l'arrivée des puissances européennes au Japon.

Comme la plupart des nations asiatiques, les Japonais s'entourèrent longtemps d'une barrière infranchissable, évitant jusqu'aux relations d'amitié et de commerce avec tout ce qui était étranger. Le refus de faire alliance avec le roi des Mongols faillit compromettre l'existence du Japon. En 1542, le Portugais Mendez Pinto aborda au Japon, où avait déjà pénétré Marco Polo au XIIIe siècle. Ce qu'il raconta de ce pays à son retour en Europe provoqua l'envoi de missionnaires, sous la conduite de saint François-Xavier. Ces missionnaires y reçurent un accueil bienveillant, firent de nombreux prosélytes, mais finirent par se rendre suspects et par attirer une persécution, pendant laquelle fut étouffé le christianisme naissant. En 1609, les Hollandais vinrent établir un comptoir dans l'île de Firando. Quelque temps après, un capitaine anglais, William Adams, ayant abordé au Japon, gagna la faveur du souverain, et obtint de lui que la compagnie anglaise des Indes établît des comptoirs dans ses Etats. Depuis dix ans, il existait une factorerie britannique à Firando, lorsque les résidents anglais se décidèrent à l'abandonner. Les Hollandais continuèrent à occuper cette île jusqu'en 1640, époque où ils durent se transporter dans l'île de Décima, et, pour s'y maintenir, il leur fallut déployer une grande souplesse et même une grande servilité. Depuis deux siècles, ils avaient obtenu le droit exclusif de commerce, et les autres nations de l'Europe avaient renoncé à se faire ouvrir les portes du Japon, lorsqu'en 1853 le commodore américain Parry se rendit au Japon et contraignit le siogoun ou taïcoun Yeoshi à lui ouvrir les portes de l'empire. Yeoshi mourut peu après, laissant pour successeur son jeune fils Yesada, au nom duquel gouverna, comme régent, le prince Ikammon. Ce personnage consentit bientôt après à laisser s'installer au Japon les Français (1858), les Anglais et les Russes. Devant une innovation de cette sorte, dont le taïcoun avait assumé la responsabilité, l'opinion publique se souleva. Le peuple japonais sentit se réveiller en lui sa vieille haine contre l'étranger. La noblesse opposa une résistance qui avait des causes bien autrement sérieuses. D'abord elle sentit que le commerce et l'industrie favoriseraient la naissance d'une bourgeoisie dont elle cherche, autant que possible, à arrêter l'essor, dans l'intérêt de ses priviléges. Sa situation matérielle même se trouvait menacée par cet événement, qui pouvait introduire la richesse dans le pays. Déjà le prix du thé et de la soie avait augmenté, et, comme le chiffre de ses revenus restait le même, elle se trouvait dans une position inférieure. Elle n'avait pas la compensation des droits de douane, qui tous arrivaient dans les coffres du taïcoun, à qui ils profitaient uniquement. La noblesse excita l'opinion publique contre les étrangers, et elle-même n'hésita pas à employer les voies de fait; nombre d'assassinats eurent lieu, notamment sur des Anglais. Les flottes anglaise et française vinrent mouiller devant Yédo, en 1863, et demander des réparations au taïcoun. Celui-ci répondit qu'il n'était pas responsable des actes des daïmios indépendants de lui. Néanmoins, il paya les indemnités réclamées, et la flotte anglaise alla porter la dévastation dans les ports du prince de Nagato et de celui de Satsouma. Mais les difficultés n'étaient pas tranchées; l'hostilité des populations, le mauvais vouloir du gouvernement rendaient illusoires les traités conclus solennellement. Alors arriva au taïcounat un homme d'énergie, Stotsbachi, fils du prince de Mito (mai 1863), qui, se trouvant en présence d'embarras de tout genre et bientôt de la révolte des daïmios du sud, pria le mikado de convoquer tous les grands de l'empire, pour asseoir le gouvernement sur une base solide et reviser la constitution. Le mikado obtempéra à ce vœu; mais la réunion des princes fut tumultueuse, et se termina par une sorte de coup d'Etat des daïmios du sud, qui entraînèrent violemment dans leur camp l'empereur et sa cour, dispersèrent les amis du taïcoun, et promulguèrent des décrets abolissant le taïcounat et remettant les rênes du pouvoir exécutif entre les mains du mikado. Obligé de se défendre, le taïcoun rassembla ses amis. Il fut vaincu et donna sa démission. C'est ainsi que prit fin le taïcounat, après avoir fourni une glorieuse carrière de l'année 1185 à l'année 1868. Cette grande révolution eut un résultat tout à fait inattendu. Faite par la haute et par la basse noblesse, elle tourna à leur détriment; elle aboutit à la suppression des titres et des revenus des petits daïmios et à la confiscation de leurs biens, à la charge par le gouvernement de payer leurs dettes. Quant aux étrangers dont la présence avait servi de prétexte au renversemet du taïcoun, le nouveau pouvoir les traita mieux que jamais, sentant qu'il ne pourrait trouver un appui plus sûr ni plus intéressé contre les résistances qu'il rencontrerait. Depuis cette époque, l'empereur actuel du Japon, le jeune mikado Moutsoukito, investi du double pouvoir spirituel et temporel, semble avoir pris pour tâche de transformer radicalement ce pays, en y introduisant tous les progrès accomplis dans l'Europe occidentale. Secondé par les princes Tosa, Satsouma et Nagato, il a anéanti complétement le régime féodal, en vigueur depuis des siècles, et lui a substitué sans secousses le régime de la centralisation monarchique. A la suite du décret qui a opéré cette importante réforme, Moutsoukito a ordonné à tous les nobles dépossédés de se rendre, en octobre 1871, dans la capitale, d'y choisir une demeure qu'ils ne pourront pas quitter jusqu'à nouvel ordre, et d'y vivre en simples particuliers. Vers la même époque, une conspiration contre le mikado et contre les résidents européens fut découverte, au moment où elle allait éclater, à l'instigation de Mia, parent de l'empereur.

Au lieu de s'enfermer dans Kioto, l'ancienne capitale des mikados, Moutsoukito a pris pour capitale Yédo, qui a reçu le nom de Tokio, s'est mis à voyager dans son empire, n'a pas craint de se montrer revêtu d'un uniforme européen, ainsi que ses dignitaires; s'est mis à passer des revues, a réuni un grand conseil de notables, sorte de chambre législative, qu'il a voulu présider lui-même. Par un décret, il a défendu de vendre les jeunes filles, trafic qui alimentait la prostitution. En outre, il a multiplié les écoles, et appelé d'Europe et d'Amérique des hommes distingués pour réformer toutes les branches de l'administration générale de l'empire. En 1872, Moutsoukito a envoyé aux Etats-Unis, en Angleterre et en France des ambassadeurs chargés, non-seulement de faire des traités de commerce avec ces pays, mais encore d'en étudier la civilisation. Le Japon possède aujourd'hui des chemins de fer, des télégraphes, des arsenaux, des fonderies, etc., et fait élever aux frais de l'Etat des jeunes gens dans les colléges d'Amérique, d'Angleterre et de France.

— *Organisation politique.* L'empire du Japon, immense archipel composé de 3,850 îles différentes, comprend : 1° le Japon proprement dit, où l'on trouve les trois grandes îles et différents autres groupes d'îles de moindre importance; 2° le Yéso, où se trouvent le groupe des îles Kouriles, celui des îles Bonin, et l'archipel de Liou-Kiou, qui comprend 92 îles différentes. Au point de vue administratif, l'empire japonais se divise en 10 cercles territoriaux ou régions, formant 68 provinces, à la tête de chacune desquelles s'est trouvé jusqu'à ces derniers temps un daïmios ou seigneur. Ces seigneurs composaient une sorte de confédération féodale, à la tête de laquelle se trouvait le mikado, empereur souverain, qui ne fut longtemps qu'un suzerain